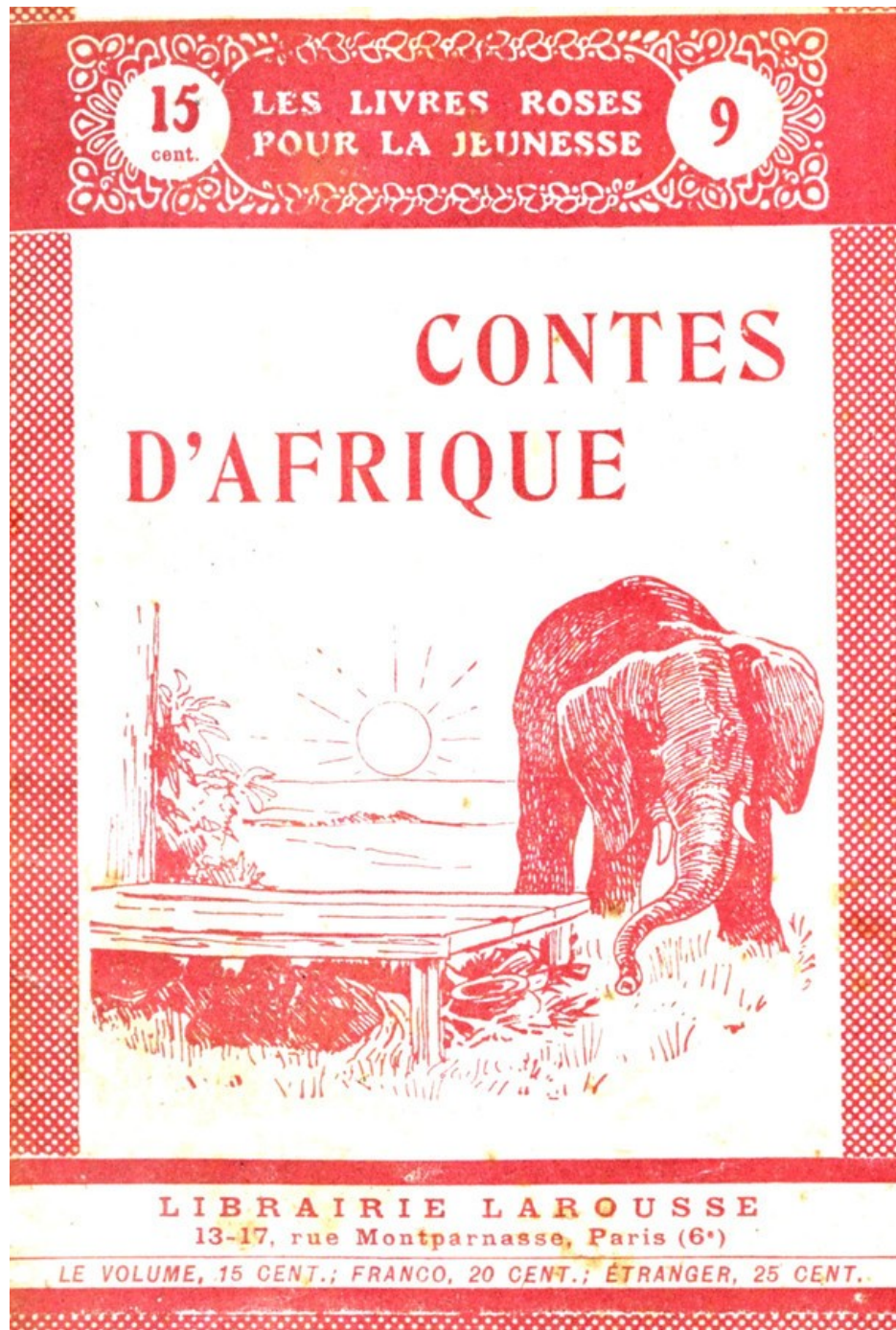


Les livres roses

Contes d'Afrique



Recueillis par Marion L. Adams
Adaptation du texte : Mlle Latappy
Illustrations : Brinsley Le Fanu
Mise en forme : Cyrille Largillier

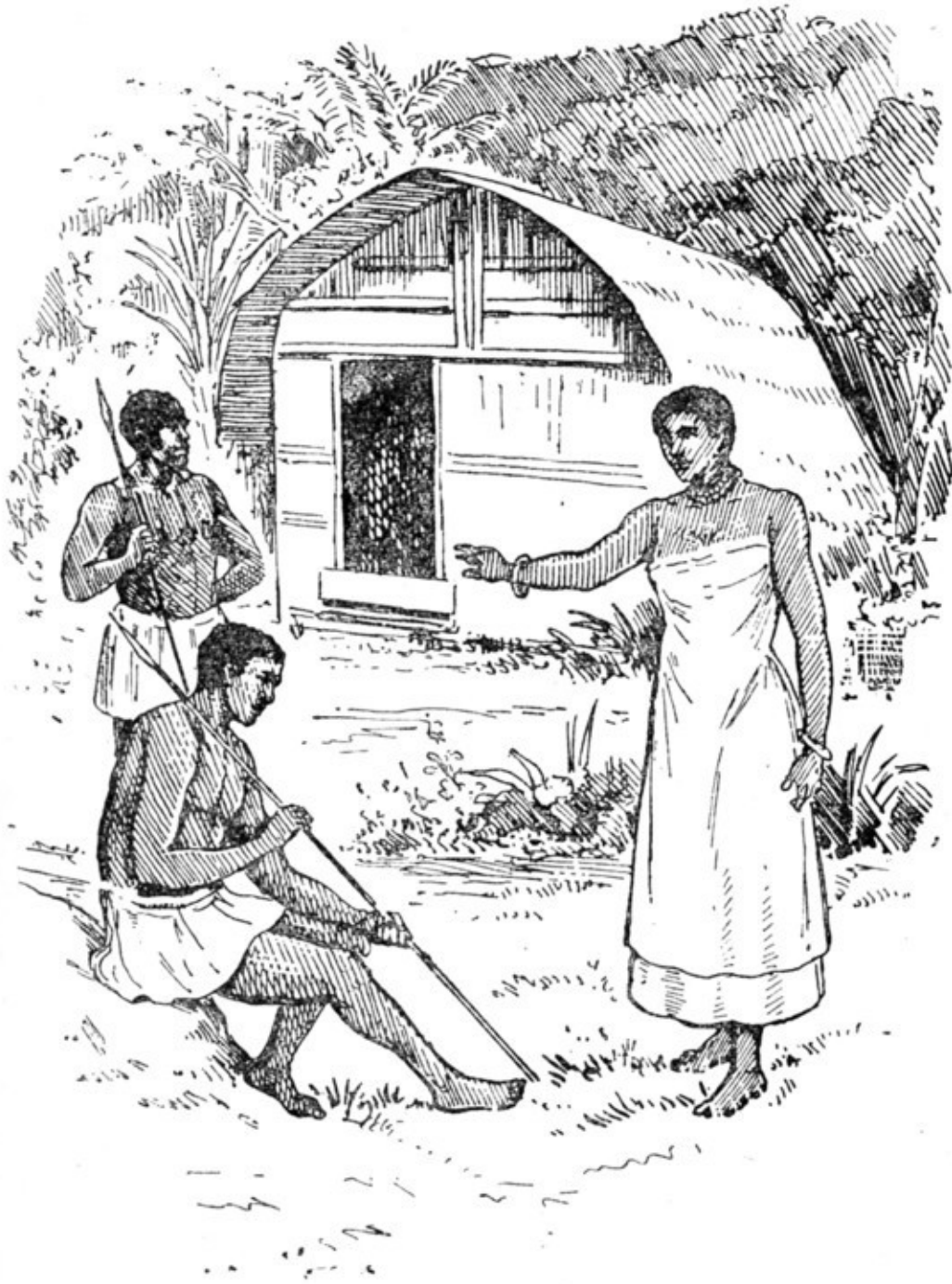
Table des matières

Perle du Matin.....	3
L'araignée des buissons.....	19
L'échelle d'or.....	25
Fleur de Grenade et le Lion volant.....	29
Le roi Jan.....	40
Aventures du chacal.....	47

Perle du Matin



Il y avait une fois, en Afrique, une fillette très jolie nommée Perle du Matin, qui demeurait avec son père, sa mère et ses deux frères, dans une hutte au bord d'une rivière. Ce n'était pas une rivière ensoleillée et murmurante comme nos rivières de France ; elle coulait, encaissée entre deux forêts sombres et lugubres, et était pleine de crocodiles, si bien que Perle du Matin avait peur de s'y baigner. Mais bien que la fillette n'eût pas d'autre spectacle sous les yeux que la vilaine rivière brune coulant devant la hutte, et la forêt s'étendant au loin derrière, elle grandit dans la paix et le bonheur, et connut pour la première fois le chagrin quand ses deux frères quittèrent la maison paternelle pour aller à la chasse.



— « La lune se lèvera et se couchera plusieurs fois avant notre retour, Perle du Matin », dirent-ils ; « mais, quand nous reviendrons, nous te trouverons un bon mari, et nous danserons à tes noces. »

— « Je n'ai que faire d'un mari », répondit leur sœur qui était plutôt garçonnière. « Laissez-moi aller chasser l'éléphant avec vous. »

— « Non, certes ; il convient mieux à une jeune fille de surveiller la marmite

que de manier la lance », dit l'aîné des deux frères d'un ton décidé.

— « Cependant vous pourriez trouver cette grande rivière dont Tamil nous a parlé », dit Perle du Matin sur un ton de prière.

— « Quelle rivière ? »

— « Tamil dit que les premiers hommes vivaient sur le bord d'une grande rivière - là-bas », répondit - elle, indiquant le nord d'un geste vague.

« Ils étaient tous noirs ; mais quelques-uns d'entre eux traversèrent la rivière à la nage, et l'eau les rendit blancs. Depuis ce temps, les hommes blancs tendent toujours les bras vers les noirs, et les engagent à traverser la rivière. »

— « Tamil ne sait que des histoires à dormir debout. »

— « Mais les hommes blancs viennent de par là ! » s'écria Perle du Matin, en regardant vers le nord, comme si elle voyait la rivière dans le lointain. « J'aimerais à traverser de l'autre côté et à devenir blanche. »

Son plus jeune frère la regarda avec étonnement.

— « Il n'y a pas moyen d'expliquer la sottise de certaines personnes ! » dit-il enfin. Puis il frota sa lance avec une espèce de graisse, un charme, pensait-il, qui l'aiderait à tuer les éléphants, et il chanta ensuite cette petite chanson :

Quand tu verras

Mon ennemi,

Noir, élancé

Comme l'ébénier,

Chante doucement, doucement, petite lance,

En t'approchant de son cœur.

Le lendemain, les deux frères se mirent en route, laissant leur sœur au logis ; dans son isolement, elle rechercha la société de la sorcière Tamil, plus souvent qu'elle ne l'avait fait auparavant, et elle lui parla de la rivière lointaine, par-delà la forêt, et des hommes blancs qui en habitent l'autre rive.



— « Si tu veux vraiment y aller », dit Tamil, « il faut épouser mon fils ; il te portera sur son dos à travers la forêt. »

Perle du Matin secoua sa jolie tête.

— « Je serais trop lourde. Et puis, je ne veux pas marier. »

— « Les jambes de mon fils sont solides comme des troncs d'arbres, et il a au moins douze pieds de haut. Tu ne serais pas trop lourde pour lui », dit Tamil en riant.

« Quant à ne pas vouloir de mari, toutes les filles disent cela, mais elles n'en pensent pas un mot. »

— « Ce doit être un géant ! » s'écria Perle du Matin.

— « Ce n'est pas un géant. C'est... mais, peu importe, attends jusqu'à ce que tu l'aies vu » répliqua Tamil d'un air mystérieux.

Elle était bien décidée à faire de Perle du Matin sa bru, si possible. Aussi, ce soir-là, tandis que la lune brillait doucement à travers les arbres, elle s'en alla à la dérobee à l'endroit où son fils se trouvait d'habitude toutes les nuits.

Elle le rencontra bientôt au bord d'un marécage, où il s'était roulé dans l'eau bourbeuse ; il avait douze pieds de haut, et ses jambes étaient comme des troncs d'arbres, ainsi qu'elle l'avait dit.

Car le fils de Tamil était un grand et gros éléphant noir, ni plus, ni moins ; et, ce jour-là même, il avait failli être tué par les deux frères de Perle du Matin.

— « Eh bien, ma petite maman, qu'y a-t-il de nouveau ? » demanda-t-il, en se frottant doucement contre un arbre.

— « Je t'ai trouvé la plus jolie petite femme qu'on puisse imaginer ; mais elle ne voudra jamais épouser un éléphant. Veux-tu me laisser te changer en chasseur de la brousse pour quelque temps ? »

— « Comment cela ? et pourquoi ? » demanda le fils d'un air soupçonneux. Sa mère lui montra quelques feuilles qu'elle avait ramassées sur sa route en traversant la forêt.

— « Mange une de ces feuilles, et tu deviendras un beau jeune homme ; tu feras alors la cour à la jeune fille et tu l'épouseras. Puis, quand tu seras bel et bien marié, et que tu auras emmené ta femme chez toi, tu pourras manger une autre feuille, et tu reprendras ta forme



d'éléphant. »

L'éléphant se mit à cligner des yeux.

— « Est-ce vraiment une jolie fille, mère ? Sait-elle faire cuire le poisson et faire des gâteaux ? »



— « Elle est aussi jolie que les fleurs du manguier qui tombent à terre au printemps. Et j'ai goûté ses poissons cuits au four et le bouillon qu'elle fait. Ah ! » Tamil roula les yeux, se souvenant combien tout cela était bon et un sourire de satisfaction illumina le visage de son fils.

— « J'en ai assez des racines et des feuilles de plantain, » dit-il d'un ton plaintif.

— « C'est parce que tu n'es pas né d'un éléphant. Ah ! bien, il lui en faudra une grande marmite ! - Ce n'est pas un seul poisson qui pourrait satisfaire ton appétit. »

Alors, sa mère lui donna la feuille, et, dès qu'il l'eut mangée, ses quatre jambes furent réduites à deux, et son gros corps massif fut changé en celui d'un jeune chasseur, grand et bien fait.

Il portait une lance à la main, et, quand il arriva à la porte de Perle du Matin, la jeune fille pensa qu'elle n'avait jamais vu un aussi beau jeune homme.

— « Vous m'aviez dit que ses jambes étaient comme des troncs d'arbres, et qu'il avait douze pieds de haut ! » s'écria-t-elle.

— « C'est parce qu'il était sous le coup d'un enchantement ; mais il est guéri maintenant », répondit l'astucieuse vieille.



Alors Perle du Matin promet de l'épouser, et il l'emmena avec lui dans la forêt.

Mais il ne se dirigea pas au nord, comme elle l'en avait prié, vers la grande rivière qui rend blancs les hommes noirs.

Non ; ils allèrent au sud, vers les plaines où les chasseurs d'éléphants sont rares, et où il pensait qu'il pourrait vivre en paix avec sa femme.

À la fin, ils s'arrêtèrent dans un beau pays couvert d'herbe verte et de fleurs, car c'était le commencement du printemps ; et là, il bâtit pour sa femme une hutte, ou kraal.

— « Et maintenant, je vais aller à la pêche, et tu me prépareras à souper », dit-il.



— « Trois suffiront », dit Perle du Matin.

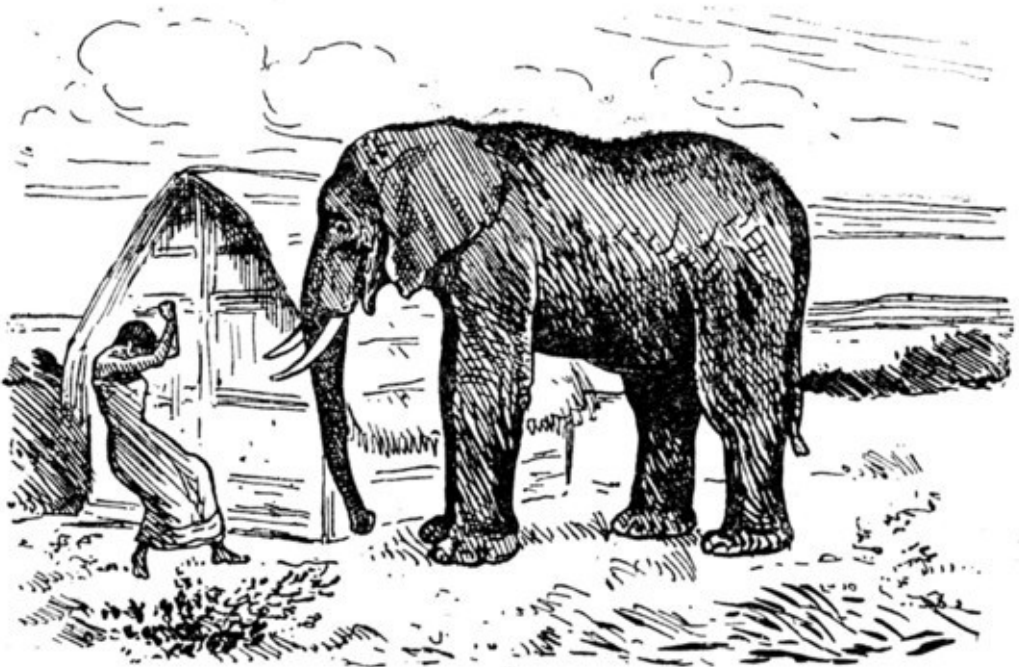
— « Ce ne sera pas trop des trente », répliqua-t-il.

— « Mais regarde, comme ils sont gros. »

— « Fais comme je te dis ! » répondit-il durement.

Et, pendant qu'elle était occupée à préparer le dîner, il alla derrière la hutte et mangea la seconde feuille que sa mère lui avait donnée.

Aussitôt son nez devint une trompe, ses dents devinrent des défenses, et son corps fut changé en celui d'un éléphant énorme, qui dépassait le toit de quatre pieds.



Perle du Matin leva les yeux et jeta un grand cri.

— « Oh ! Momi ! Momi ! » s'écria-t-elle, « sauve-moi de cet éléphant ! »

— « N'aie pas peur, c'est moi, Momi, ton mari, » répliqua-t-il en lui parlant par-dessus le toit du kraal.

— « Oh ! oh ! mais c'est que j'ai peur ! Je ne peux pas m'en empêcher ! » répondit la pauvre fille.

Elle se tapit par terre, se cachant le visage de ses mains, tandis que son mari lui racontait le tour qu'il lui avait joué.

— « Et maintenant », ajouta-t-il, « tâche de faire de ton mieux pour me contenter, ou ce sera tant pis pour toi. Je suis fatigué de la nourriture des éléphants. Je veux du bon bouillon, de la viande rôtie, beaucoup de poisson, et toutes les bonnes choses que mangent les chasseurs. Tu t'occuperas de cela pendant que j'irai à la chasse. »



La pauvre Perle du Matin s'aperçut bientôt qu'elle ne pouvait satisfaire l'appétit de son mari qu'en cuisinant du matin au soir.

Il partait chasser les jeunes chevreuils qui erraient dans la plaine, et elle en faisait du bouillon et des ragoûts, comme sa mère lui avait appris.

Au lieu de courir, le matin, cueillir des fleurs, il lui fallait aller à la pêche, ou récolter des œufs pour mettre dans la soupe. Elle tomba malade, et maigrit à ce point que personne n'aurait pu reconnaître en elle cette même Perle du Matin qui avait quitté la maison paternelle avec le jeune chasseur. Mais tous les jours, quand elle sortait de la hutte, elle abritait ses yeux du revers de sa main et regardait à travers la plaine pour voir si elle n'apercevrait point quelque voyageur venant du nord.

— « Il se pourrait qu'un jour mes frères me trouvent », pensait-elle.



Un matin, son mari ne fut pas content du déjeuner ; il fut même si fâché qu'il saisit sa femme avec sa trompe et la déposa tout en haut de l'arbre qui poussait près du kraal.

— « Tu vas rester là jusqu'à ce que je revienne, » dit-il.

Ce châtiment importa peu à la jeune femme : d'abord, il n'y avait pas de cuisine à faire là-haut, et, ensuite elle pouvait voir beaucoup plus loin, du haut de l'arbre.

Toutefois, elle regarda vers le nord, en vain, pendant longtemps. Enfin, vers midi, deux points noirs parurent à l'horizon. Perle du Matin regarda, et regarda encore, et oublia sa faim à regarder grandir les deux points noirs.

— « Ce sont des lions, sans doute. Non, - ce sont des hommes ! » murmura-t-elle, le cœur palpitant.



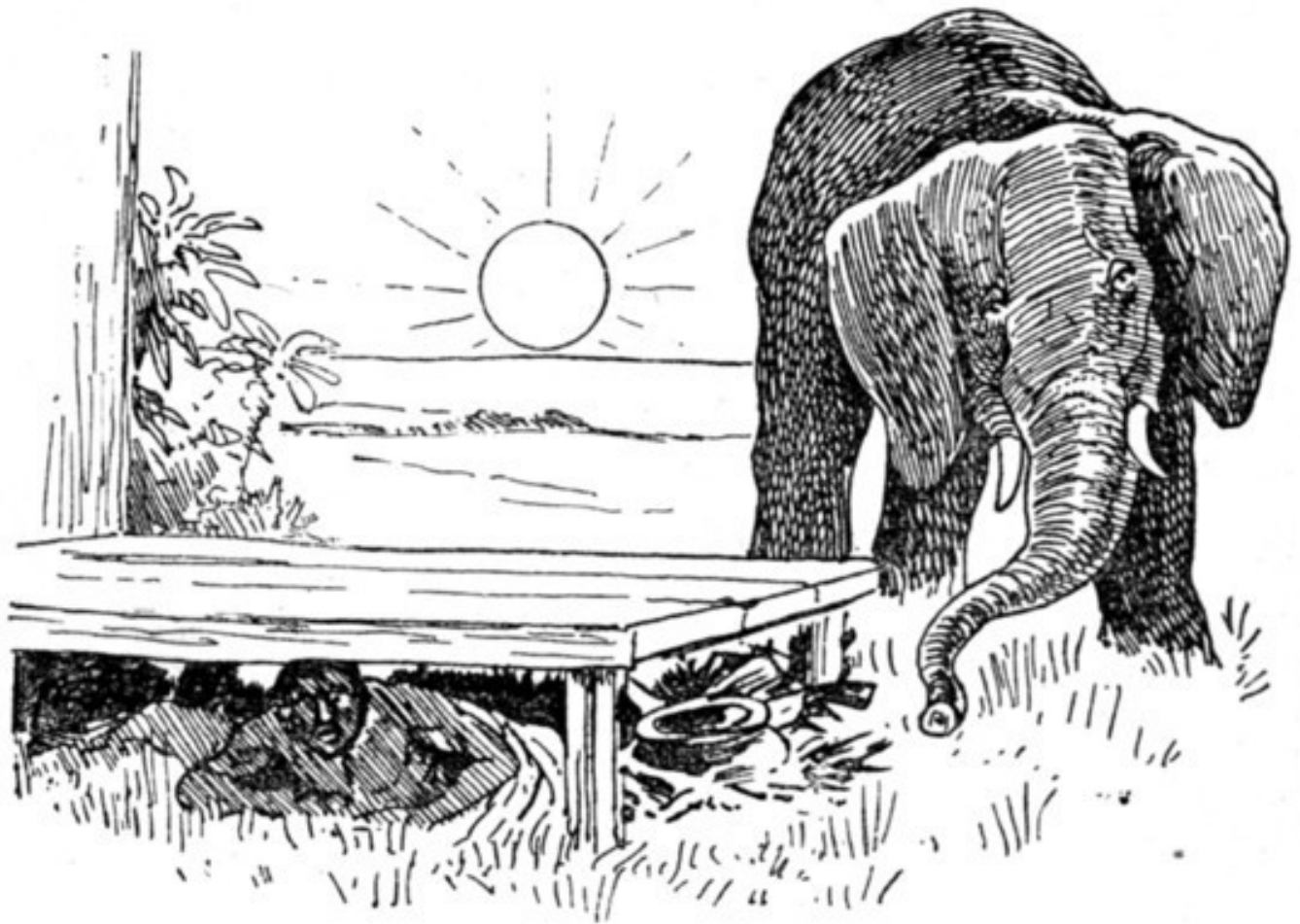
Une heure s'écoula, et elle put voir que c'étaient deux chasseurs, avançant d'un pas rapide, à travers la plaine. Et bientôt elle reconnut ses deux frères, qui avaient fait ce long voyage pour la trouver, et voir combien elle était heureuse.

Comme ils furent contents de se voir ! Le frère aîné eut vite fait de grimper à l'arbre et de descendre sa sœur. Puis, elle leur fit à dîner. Pendant qu'ils mangeaient, elle leur raconta combien elle était malheureuse et elle leur fit promettre de l'emmener avec eux.

— « Mais il nous faut attendre jusqu'à la nuit, ou sans cela, Momi nous rattraperait », dit-elle. « Je vais vous cacher dans le kraal, jusqu'à ce que nous puissions partir sans crainte. »

Derrière la hutte il y avait une plate-forme surélevée, et sous cette plate-forme Perle du Matin rangeait le combustible pour les feux, les tapis qui servaient de couche, et toutes sortes d'objets.

C'était là un bon endroit pour cacher ses frères. Quand Momi revint, il fit le tour de la hutte, furetant partout d'un air soupçonneux, mais il ne put les apercevoir.



À minuit, quand Momi fut profondément endormi, Perle du Matin réveilla ses frères et les fit sortir du kraal.

— « Nous allons tuer l'éléphant avant de partir », dit l'aîné tout bas.

— « Non, il faut pas », répondit-elle.

— « Alors, laisse-nous au moins emmener son bétail », dit le plus jeune. Perle du Matin dut y consentir ; mais laissa une vache, une brebis et une chèvre, leur recommandant de faire autant de bruit qu'elles pourraient pendant la nuit.

Quand l'éléphant les entendit, il fut persuadé que tout son bétail était en sûreté, et, fermant les yeux, il se rendormit. Quand il se leva, il reconnut son erreur. Mais Perle du Matin et ses frères étaient déjà loin. Alors Momi se mit à leur poursuite aussi vite qu'il put. Ils s'enfuyaient, et ils s'enfuyaient, chassant le bétail devant eux ; mais le terrible Momi allait plus vite qu'eux ; bientôt, il ne fut plus qu'à une demi-lieue des fugitifs.



Ils étaient arrivés au pied rochers trop escarpés pour qu'il fût possible de les gravir, et si hauts qu'ils semblaient toucher le ciel.

— « Maintenant, nous sommes perdus ! » dit le frère aîné.

Mais Perle du Matin se rappela certaines paroles magiques que Tamil lui avait apprises, et elle s'écria :

*Par les lis qui poussent
Sur la lagune tranquille,
D'un blanc d'argent,
Sous la lune,
Pierre de mes aïeux,
Ouvrez-vous, ouvrez-vous !
Laissez-nous passer
De l'autre côté.*

Aussitôt, le rocher s'ouvrit, et Perle du Matin, ses frères et le bétail passèrent l'autre côté.

Ils virent une lagune qui brillait sous la lune, et des lis d'un blanc d'argent qui flottaient sur l'eau. Elle était si belle que Perle du Matin courut, avec un cri de joie, s'y laver le visage et les mains.

— « Tamil l'a-t-elle apportée ? Ou bien a-t-elle toujours été ici ? » demanda-t-elle étonnée.

Ils restèrent quelque temps au bord de la lagune, puis continuèrent leur chemin, car Perle du Matin avait dit qu'elle voulait essayer de trouver la rivière dont Tamil lui avait parlé si souvent.

Mais y parvinrent-ils, et devinrent-ils blancs après s'être baignés dans l'eau ? Je n'en sais rien.

Tout ce que je sais, c'est que Momi ne revit jamais sa gentille petite femme, et ce fut bien fait pour lui.



L'araignée des buissons

Valla était un grand chasseur, et, jusqu'à son mariage avec Gulu, il n'avait jamais manqué de rapporter quelque gibier de sa chasse dans la brousse.



Il avait l'habitude d'enduire sa lance de graisse - d'y mettre un médicament, disait-il - et de prononcer ces paroles :

*Tue, tue, ma lance,
Sanglier et porc-épic,
Taureau et chevreuil,
Tue, tue, petite lance.*

Mais Gulu ne voulait pas qu'il aille à la chasse, et, après qu'il l'eut épousée, sa lance entra profondément dans les arbres, et passait comme une flèche à côté des taureaux, sans seulement les toucher, et il rentrait à la maison, les mains vides.

Tout cela parce que Gulu connaissait un charme plus puissant que le sien, et frottait la lance avec un « médicament » différent, dès qu'il ne s'en servait plus, disant :

Chevreuil et taureau,

Dites-moi, qui voudrait vous faire mal maintenant ?

Par ma magie vous serez

En sûreté et libres, en sûreté et libres.

Un jour, Valla partit pour chasser un grand taureau sauvage, et, bien qu'il jetât sa lance avec autant d'habileté qu'à l'ordinaire, elle passa entre les cornes de l'animal, et la pointe alla s'enfoncer dans un arbre qui était derrière.

Alors le taureau, furieux, se jeta sur lui, et lui donna des coups de cornes, le blessant au point qu'il put à peine regagner sa maison.



Il resta couché dans son kraal pendant de longs jours, souffrant beaucoup, et, quand ses amis découvrirent que c'était la faute de Gulu, ils la châtièrent sévèrement.

Mais ils auraient pu s'en dispenser ; Gulu avait autant de chagrin qu'il est possible d'en avoir, et elle soigna son mari avec une grande tendresse.

— « J'avais jeté un sort sur ta lance pour te faire renoncer à la chasse, car je crains pour toi le danger, » lui dit-elle un jour.

— « Qui a chassé, chassera, Gulu, » répondit-il. « Je ne renoncerai jamais à la chasse tant que je pourrai me traîner dans la brousse. »

Sa femme essaya de le décider à rester dans le kraal jusqu'à ce qu'il fût guéri ; mais, au bout d'une semaine ou deux, il gagna la brousse en rampant sur les mains et les genoux, étant trop faible encore pour marcher, et il y resta couché tout le long du jour. Il pouvait du moins surveiller les animaux, s'il ne pouvait leur donner la chasse.

Un matin qu'il était étendu sur le dos, regardant les arbres au-dessus de sa tête, il vit une araignée qui faisait sa toile, et il s'écria :



— « Vous aussi, Madame l'Araignée, vous êtes une grande chasseresse. »

— « Oui, dit l'araignée, si vous aviez fait un piège comme celui-ci, et si vous y aviez pris le taureau, vous n'auriez pas été blessé. »

— « Il est certain que c'est moins dangereux, » pensa l'homme. « Je vais faire un filet avec des lianes. »

Les lianes sont des plantes grimpantes qui croissent dans les forêts africaines ; elles sont très solides et très souples.

Valla prit des lianes, les plus fortes qu'il put trouver, et en fit un filet qu'il étendit entre deux buissons.

Le lendemain matin, il vit un chevreuil, des sangliers et des porcs-épics qui s'y débattaient.

— « Je vous avais bien dit que ce serait une bonne chose, » dit l'araignée.

Le second filet qu'il fit, fut meilleur que le premier, et le troisième fut meilleur encore - il le fit avec des lianes plus fines.



— « Si tu pouvais tisser un filet très fin, je m'en vêtirais, » lui dit sa femme. Car Gulu et les autres femmes de la forêt se couvraient d'une étoffe grossière faite de l'écorce des arbres, qui se rétrécissait à l'humidité.

Valla promit d'essayer, mais il ne put donner à son tissu la forme qu'il lui fallait ; alors il alla trouver l'araignée de nouveau.

— « Il faut faire votre filet sur des bâtons, comme je fais le mien, » dit-elle. « Mais un vaillant chasseur va-t-il perdre son temps à faire des robes pour sa femme ? »

Valla prit des lianes très fines, fixa ses bâtons près de la toile de l'araignée, et fit une pièce d'étoffe qui avait la forme qu'il fallait et qui plut beaucoup à Gulu.

— « Mais, dit-elle, pourquoi employer des lianes au lieu d'herbe, qui ferait un tissu plus fin encore ? »

Elle lui montra l'endroit où poussait de l'herbe longue soyeuse ; il en cueillit qu'il porta à l'araignée.

— « J'ai fait des filets avec des lianes très grosses et avec des lianes très fines. Puis-je en faire un, maintenant, avec ceci ? » demanda-t-il.

— « Les femmes ne sont jamais contentes, » répliqua l'araignée en grognant.

Mais elle montra cependant à Valla comment tisser une belle et fine étoffe d'herbe.

Gulu fut bien fière quand, s'étant enveloppée de ce tissu, elle passa devant les autres kraals, pendant sa promenade.



— « Son mari n'est pas seulement un grand chasseur, mais il peut faire de plus belles étoffes que tout autre, » disaient les autres femmes avec envie.

Car Valla continuait à faire des filets pour prendre du gibier, et il en prenait tant que ses amis et lui avaient de quoi faire festin toute l'année.

Il vécut, ainsi que Gulu, jusqu'à un âge très avancé, et ils virent leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants. Et même, quand il fut devenu un vieillard aux cheveux blancs, on continuait de l'appeler « le Grand chasseur ». Mais, quand on voulut le surnommer aussi « le Maître tisserand », il montra le buisson où l'araignée tissait sa toile d'argent.



— « Voilà le Maître tisserand, » dit-il, « qui m'a enseigné tout ce que je sais. »

L'échelle d'or

Jadis, quand les peuplades l'Afrique étaient innocentes et heureuses, il y avait échelle d'or qui montait la terre aux cieux. De temps à autre, un messager vêtu de blanc descendait cette échelle, porteur d'un message pour quelqu'un de la terre – pour un enfant, quelquefois, ou pour quelque jeune fille aux joues vermeilles, ou pour un vieillard.



Leur visage s'éclairait tandis qu'ils écoutaient le messager ; puis ils mettaient leurs mains dans les siennes, et il les emmenait dans le grand ciel bleu par cette lumineuse échelle.

— « Adieu ! adieu ! » criaient-ils avec joie, au fur et à mesure qu'ils montaient.

— « Reviens bientôt nous chercher, messager céleste ! » suppliaient leurs amis, tendant les mains vers lui.

Mais, avec les années, un changement se fit dans le monde. Les gens qui s'étaient contentés de vivre dans des kraals faits de branches d'arbres, se construisirent des maisons entourées de beaux jardins, et ils ne voulaient pas les quitter, même pour monter à l'échelle d'or. Ils s'éprirent des festins et de la danse, et quand venait le messager céleste, ils se détournèrent de lui.

— « Laissez-nous, » disaient-ils, « la terre est assez bonne pour nous. »

Un jour, le messager dut s'en retourner tout seul - personne n'avait voulu écouter ce qu'il avait à dire.

— « J'étais venu appeler une petite fille, » dit-il, « mais les mères ont appris à leurs enfants à avoir peur de moi, et elle s'est sauvée. Alors, je me suis adressé à un homme riche ; mais il ne voulut pas quitter sa belle maison, ses esclaves et ses bestiaux. »



Et le messenger s'assit en se couvrant le visage de sa robe blanche, pour cacher ses pleurs.



Mais quelqu'un lui toucha l'épaule. « Frère, puisqu'ils ne veulent pas venir avec toi, il faut que j'aille les chercher. »

Le premier messenger était un beau jeune homme, au visage vermeil, aux cheveux d'or ; mais le second était pâle et voûté, et ses yeux exprimaient la souffrance.

— « Je suis la Maladie, » dit-il à l'homme riche. « Je t'apporte un message du pays céleste. »

— « Je sais. Mais je ne suis pas encore prêt, » répondit l'homme riche.

Le messenger remonta tristement l'échelle, et un autre, fut envoyé à sa place.

Et, quand il prit la main de l'homme riche, l'homme oublia le souper qu'il donnait ce soir-là, et sa maison splendide et ses beaux esclaves.

— « Je viens, » dit-il aussitôt. Car le troisième messenger s'appelait la Mort, et nul ne peut refuser d'écouter son message.



On eut peur de lui tout d'abord ; mais, un jour, une mère qui le regardait tandis qu'il montait l'échelle d'or, emmenant avec lui son tout petit enfant, vit le voile s'écarter de son visage, et ce visage était celui d'un ange radieux.

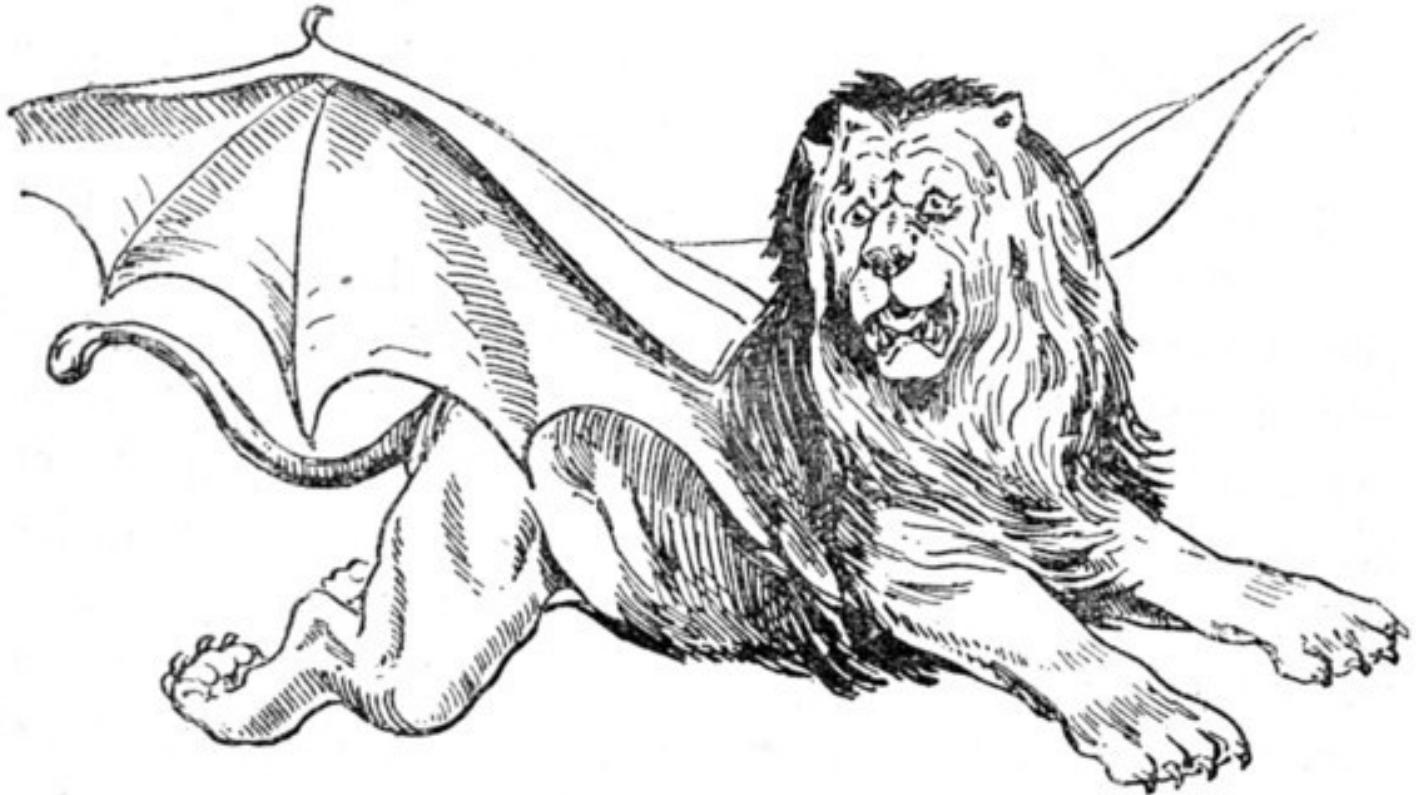
Il avait pris le petit enfant dans ses bras, et l'enfant le regardait et souriait.

— « Je vais dire à tous qu'il ne faut plus avoir peur de lui, » dit la mère.

Fleur de Grenade et le Lion volant

Il était une fois une fille de roi qui s'appelait Fleur de Grenade, et elle était si intelligente que tout le monde venait lui demander conseil. Elle savait quel remède il faut donner aux gens quand ils sont malades, quelles espèces de plantes et d'herbes sont bonnes à manger, et ce que l'on peut récolter de mieux dans tel ou tel terrain.

Elle comprenait le langage des animaux, et pouvait dire quand il devait pleuvoir ou quand la pluie cesserait. Il n'y avait qu'une chose qu'elle ne savait pas : c'était comment faire pour se débarrasser du Lion volant.



Le Lion volant était une bête terrible : il dévorait tout sur son passage ; et l'on disait qu'il s'était construit un palais avec les ossements des gens qu'il avait mangés.

La seule chose qui attristait Fleur de Grenade, c'était la pensée du Lion volant.

— « C'est comme l'orage suspendu sur nos kraals, » dit-elle à son père, un jour. « Quand les femmes s'en vont laver à la fontaine, ou que les enfants sortent pour jouer, nul ne sait combien, parmi eux, rentreront au logis. »

— « Hé, n'y songe donc pas ! Ce n'est pas une femme qui nous débarrassera de lui, en tout cas, » répondit le vieux roi.

Il parlait d'un ton affectueux ; mais il n'avait pas grande opinion dans les talents de sa fille et il pensait que ses sujets l'avaient rendue vaniteuse à force d'en

faire tant de cas.

Il n'en était rien, cependant. Fleur de Grenade était trop sensée pour être vaniteuse ; elle n'avait qu'un désir : être bienveillante et bonne, et aider les autres autant que possible.

Le lendemain, elle alla dans la forêt pour cueillir des racines, et elle y trouva une femme, à la taille élevée, assise auprès d'un cotonnier. Elle était belle ; ses cheveux étaient d'un roux doré, et elle portait une robe blanche à longs plis flottants.



— « Qui êtes-vous ? je ne vous ai encore jamais vue, » dit Fleur de Grenade.

— « Je suis toujours ici, bien que vous ne m'ayez jamais vue, » fut la réponse. « J'ai murmuré à votre oreille tout ce que vous savez des choses de la forêt. Comment croyez-vous donc avoir appris tout ce que vous savez des plantes et des animaux ? »

— « Je m'asseyais sous les arbres, et je pensais à ces plantes et à ces animaux, » répondit Fleur de Grenade, après un silence.

— « J'étais avec vous, et je vous enseignais. Je m'appelle Sassa, et je demeure dans ce cotonnier. Voulez-vous venir voir ma retraite ? »



Fleur de Grenade accepta la proposition, et Sassa la fit entrer par une porte dans le cotonnier, où se trouvait la plus jolie petite maison qu'elle eût jamais vue. Le tapis était de mousse verte, les murs étaient couverts de fleurs, et toute la demeure était éclairée par des lucioles et des vers luisants.

— « Eh bien, » dit Sassa, en la faisant asseoir, « nous voilà de vieilles amies ; car bien que vous ne m'ayez jamais vue, je vous ai dit presque tous mes secrets. Y a-t-il encore quelque chose que vous désiriez savoir ? »

— « Comment nous débarrasser du Lion volant ? Pouvez-vous me le dire ? » répondit Fleur de Grenade sans l'ombre d'une hésitation.

Sassa garda le silence un moment. « Ce sera difficile, » dit-elle enfin. « Oui, c'est la chose la plus difficile que vous puissiez me demander. Mais on y arriverait si vous restiez trois mois avec moi. »

— « Trois mois entiers ? »

— « Il vous faudra un mois pour vous tisser une robe qui vous rende invisible ; car, à moins que vous n'ayez cette robe, vous ne pouvez vous occuper du Lion volant. »

— « Non, bien entendu. S'il me voyait, c'en serait fait de tout. »

— « Et de vous, » dit Sassa. « Puis, il vous faudra apprendre la langue des corbeaux et des grenouilles. Cela vous prendra deux mois, car ils sont plus difficiles à comprendre que le reste des animaux ? »

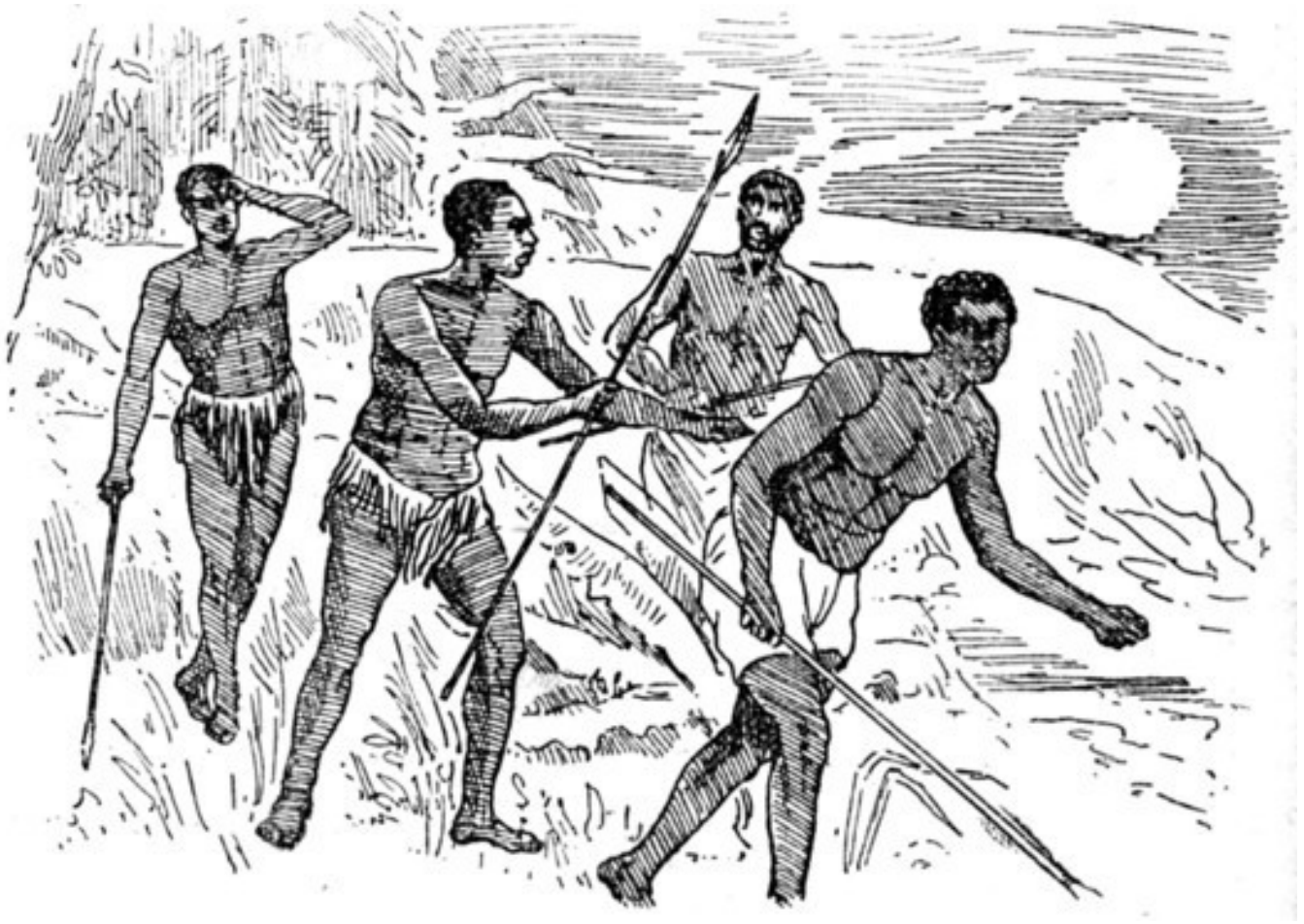
— « Je vois, » dit la princesse, d'un air songeur. « Puis-je rentrer à la maison, dire à mes parents où je suis ? »

Sassa secoua la tête.

— « Il faut que ce soit un secret, sans cela le Lion volant en entendra parler, et il saura ce que vous faites. »

— « Ma foi, » dit Fleur de Grenade, après un long silence, « c'est pour le bien, après tout. Je reste. »

Le roi et la reine pensèrent devenir fous de douleur quand, la nuit venue, ils virent que la princesse n'était pas de retour. Ils envoyèrent des chasseurs à sa recherche dans toutes les directions ; mais ils eurent beau chercher pendant plusieurs jours, ne purent la trouver et tout le monde pensa que le Lion volant l'avait dévorée.



Pendant ce temps, Fleur de Grenade était dans le cotonnier, occupée à se tisser une robe qui devait la rendre invisible partout où elle irait.

Quand elle eut fini, elle se mit à apprendre le langage des corbeaux et des grenouilles.

Et alors Sassa lui dit que les trois mois étaient écoulés qu'elle ferait bien d'aller dans la forêt, écouter ce que disent les corbeaux, et découvrir ce qu'elle pouvait faire au sujet du Lion volant.

Fleur de Grenade se glissa tout près des corbeaux ; mais ils ne pouvaient la voir, car elle avait mis sa robe invisible.

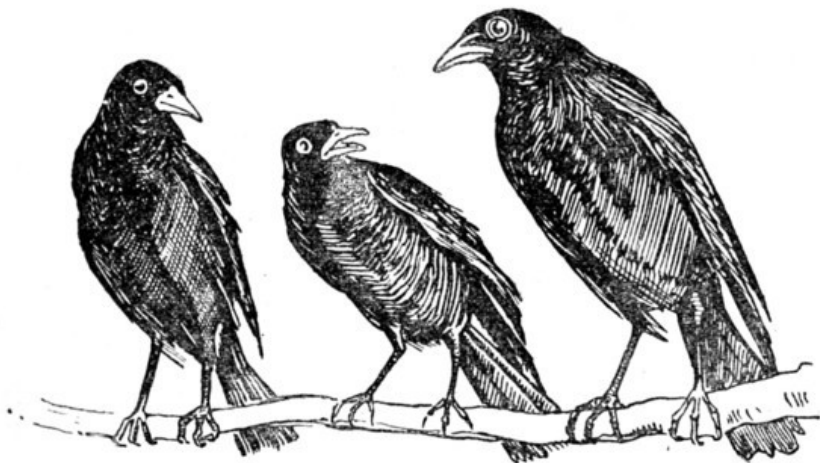
— « Il y a un secret en ce qui concerne ses ailes, » dit l'un d'eux. « Les corbeaux blancs le connaissent, mais-ils n'osent le dire. »

— « Oui, il laisse tous les jours deux corbeaux blancs pour garder les os quand il va à la chasse. Il y en a des tas et des tas et il ne veut pas qu'on en casse un seul. Je les ai vus, » ajouta un jeune corbeau avec orgueil.

— « Des os de quoi ? » demanda l'un des vieux corbeaux d'un ton brusque.

Il ne pouvait pas voler aussi loin que les jeunes et ne faisait pas grand cas de leurs histoires merveilleuses.

— « Les os des créatures que le Lion volant a dévorées. Il s'en est construit un kraal, là-bas, où le soleil se couche - le jeune corbeau indiqua l'ouest - « Je l'ai vu, » ajouta-t-il, enflant son jabot d'un air important.

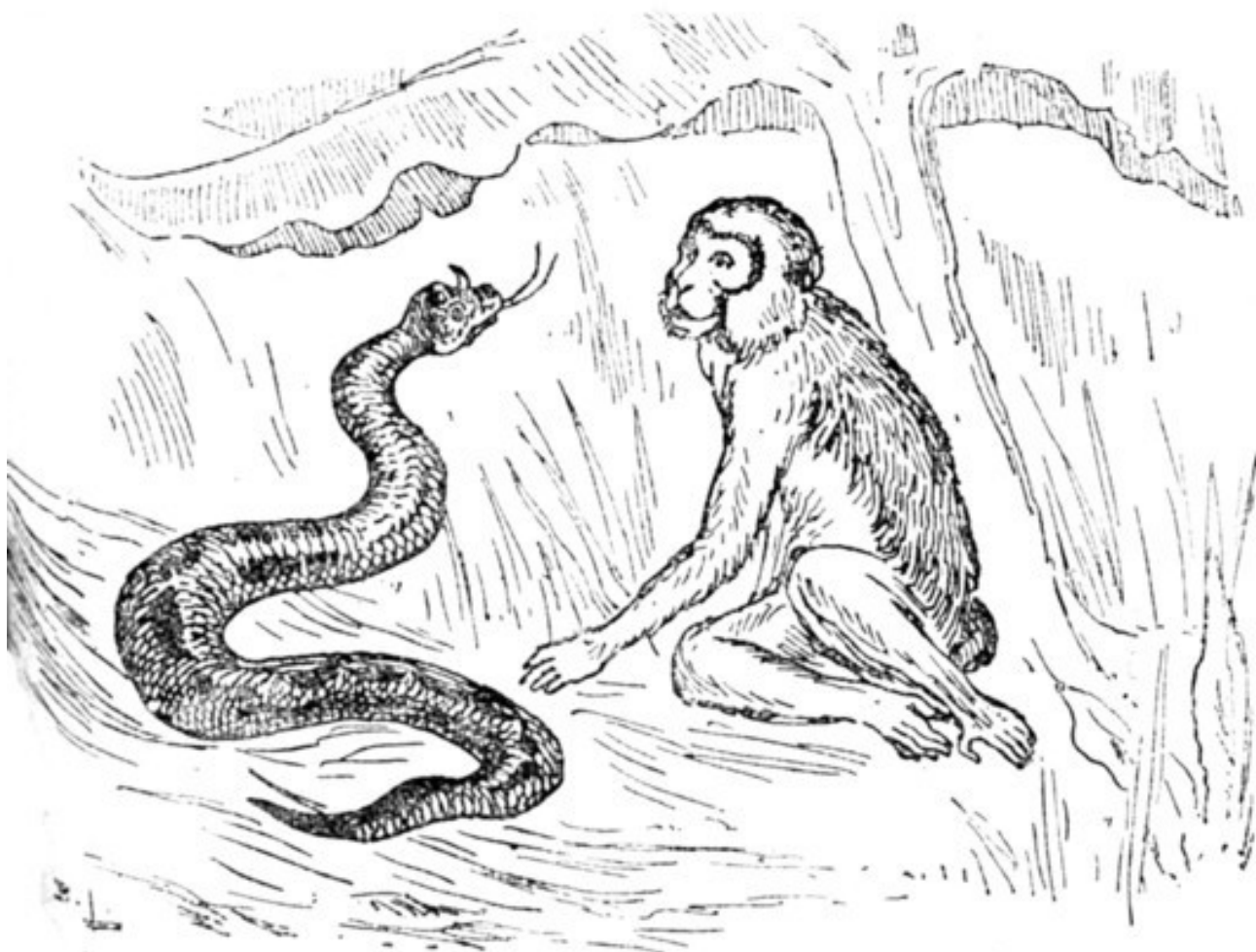


— « Il faut que j'aïlle le voir aussi, » se dit Fleur de Grenade ; « et il faut que j'écoute ce que diront les corbeaux blancs. Peut-être laisseront-ils échapper le secret. » Elle partit à travers la forêt, et marcha longtemps avant d'arriver au kraal où se trouvaient les corbeaux blancs.

Ce fut une course pénible. Tantôt les lianes s'enroulaient autour de ses pieds et la faisaient tomber, tantôt il lui fallait passer par-dessus de gros arbres renversés, ou encore ramper sous les buissons.



Ce fut bien heureux pour elle qu'elle sût parler aux animaux, les taureaux, les singes et les serpents vinrent lui montrer le chemin, et furent tous très bons pour elle. Cette façon qu'elle avait, d'apparaître et de disparaître, les étonnait beaucoup ; car, bien entendu, il lui fallait quitter sa robe invisible quand elle leur parlait.



Mais, comme le serpent le dit au singe : « Les créatures humaines sont des créatures bizarres, toujours ; et le fait qu'elle est princesse la rend un peu plus bizarre encore, peut-être. »

Les corbeaux blancs volaient en rond autour du kraal du lion quand elle arriva. C'était un grand kraal, entièrement construit d'ossements, et, devant l'entrée, il y en avait un tas trois fois aussi haut que Fleur de Grenade. Bientôt, les corbeaux blancs se posèrent sur un arbre, près de la Princesse, et commencèrent à parler entre eux.

— « Pourquoi ne veut-il pas qu'on brise un seul des os ? Dites-moi cela ? » dit l'un.

— « La grosse grenouille est seule à le savoir, » répondit un autre.

— « Alors, ils ne savent pas le secret, après tout ! » se dit Fleur de Grenade très désappointée.

— « Vous voulez dire la grosse grenouille qui vit ici, dans la mare, derrière le kraal ? » demanda le premier corbeau. Le second fit un signe d'assentiment.

— « Et elle ne le dira pas tant qu'elle n'en sera pas priée par une princesse qui aura des bracelets d'or aux bras, et des fleurs rouges dans les cheveux. J'entends dire cela depuis que je suis né. »

Or, Fleur de Grenade avait des bracelets d'or aux bras, et des fleurs rouges dans les cheveux. Elle n'eut pas plus tôt entendu les paroles du corbeau qu'elle courut bien vite à la mare, derrière le kraal.

La grosse grenouille était d'une belle couleur verte ; son ventre était tout blanc et elle avait trois pieds de long et un pied de large.

Elle se chauffait au soleil sur le bord de l'eau ; et Fleur de Grenade, qui ignorait ce que c'est que la crainte laissa glisser sa robe invisible et s'avança vers elle.

— « Oh ! » dit la grenouille quand elle comprit ce que voulait la jeune fille. « Si Lion volant cause tant de ravages, il est temps de l'arrêter.

— « Pouvez-vous le faire ? » demanda Fleur de Grenade avec anxiété.

— « Tous ceux qui connaissent le secret des os peuvent le faire. S'ils sont brisés ne pourra



plus jamais voler.

— « C'est tout cela ? demanda la princesse. « Alors voulez-vous aller les briser ? »

— « Avec plaisir, » dit la grenouille poliment.

Elle se rendit au kraal, par sauts et par bonds, l'abattit, et mit tous les os en pièces.

— « Si votre maître a besoin de moi, dites-lui qu'il vienne me chercher dans la mare, » dit-elle aux corbeaux blancs.

Peu après, le lion rentra chez lui, furieux, écrasant les buissons sous ses pas, et poussant des rugissements.

— « Qu'avez-vous donc fait ? je ne puis plus voler ! » cria-t-il.

— « La grosse grenouille est venue ici, et elle a brisé tous les os. Elle a dit que si vous aviez besoin d'elle, vous pouviez aller à la mare, » répondirent les corbeaux blancs.

Le lion cessa de rugir, et se mit à ramper tout doucement vers l'eau pour attraper la grenouille qui était assise sur le bord. Mais la grosse grenouille plongea dans la mare, quand il ne fut plus qu'à un mètre d'elle, reparut de l'autre côté, et s'y assit.



Le lion fit le tour en rampant, mais la grenouille fut plus vive que lui, cette fois encore, et il ne put l'attraper.

À la fin, il rentra chez lui, épuisé. Et depuis, les lions n'ont plus d'ailes, et sont obligés de marcher à quatre pattes, comme les autres animaux.

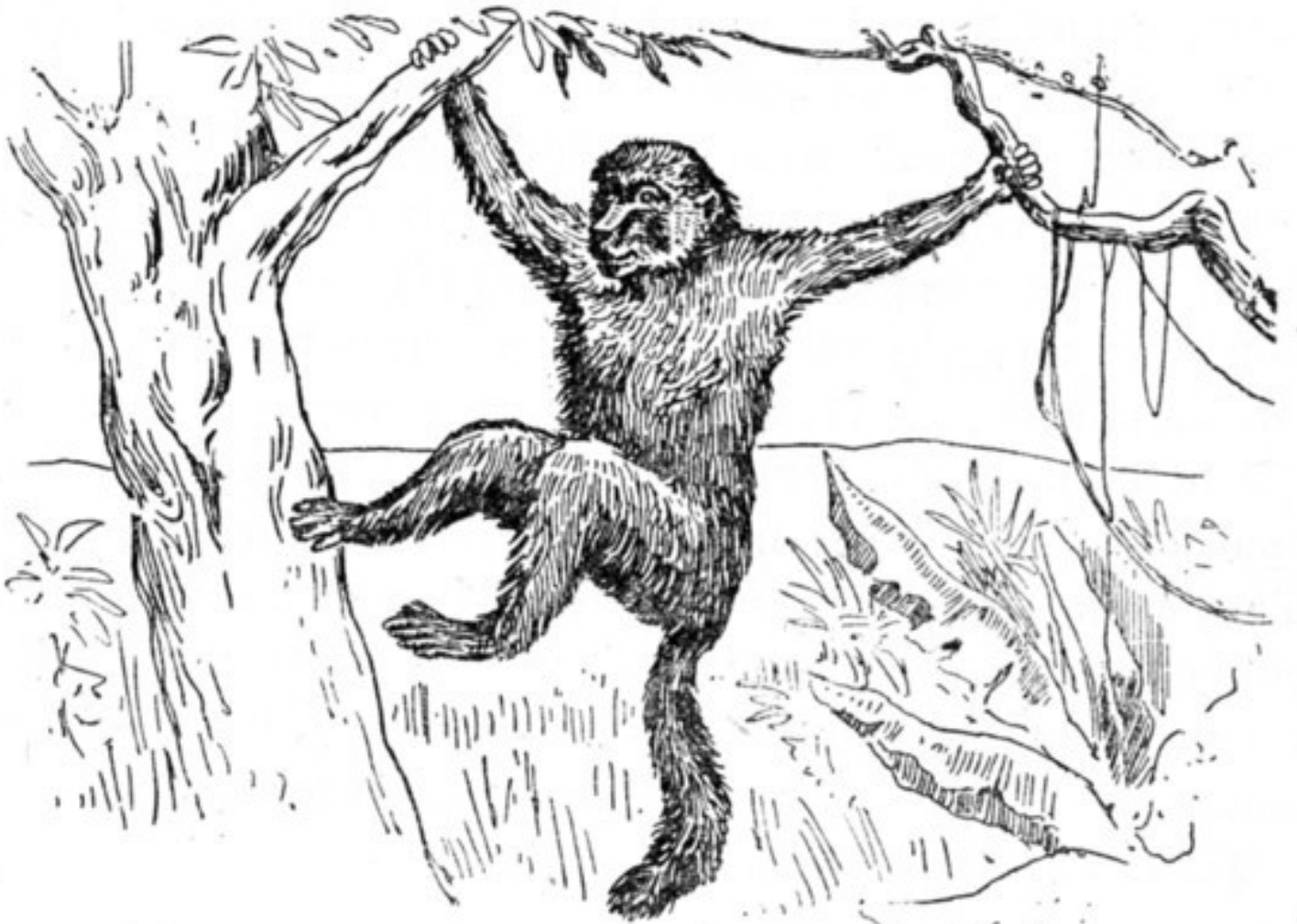
Quant à Fleur de Grenade, la grosse grenouille aurait bien voulu l'épouser ; mais elle la remercia, disant qu'il lui fallait retourner auprès de son père et de sa mère.



Vous pouvez vous imaginer combien ses parents furent ravis de la revoir ; et, quand ils apprirent que le Lion volant ne tourmenterait plus leurs sujets, il y eut des festins et des réjouissances dans tous les kraals.

Le roi Jan

Le roi Jan était un vieux singe très intelligent, peut-être pas tout à fait aussi intelligent qu'il se l'imaginait, ce qui est le cas pour la plupart d'entre nous ; mais bien assez sensé pour gouverner convenablement son coin de la forêt. Il pouvait se balancer d'une branche à une autre, à l'aide de ses longs bras, aussi vite que l'éclair, et pouvait courir si vite et si loin que personne ne pouvait l'attraper.



Le roi Jan marchait sur deux pieds, et on le respectait à cause de cela plus qu'à cause de tout autre chose.

Mais vous allez apprendre par cette triste histoire, comment il perdit, - et tous les babouins après lui - le pouvoir de marcher en se tenant droit, et comment il dut marcher à quatre pattes, comme tous les autres animaux.

Le plus grand des sujets du roi Jan était l'éléphant, et la fourmi était le plus petit. Son royaume comprenait, en outre, un chien, un chat, une souris, une mare, un bâton et un feu, allumé parmi les ronces.

Vous avez déjà vu de l'eau éteindre du feu avec un sifflement et des



éclaboussements, n'est-ce pas ? Ce que la mare du roi Jan avait de curieux, c'est que, quelle que soit la quantité d'eau qu'on jetât sur le feu, le feu n'en brûlait que mieux.

— « C'est parce qu'ils sont amis, » disait le roi Jan.

De même, son chat ne mordait jamais la souris ; et le chat et le chien jouaient ensemble gentiment, et le bâton s'occupait de ses affaires tranquillement sans battre le chien ; et la fourmi n'avait jamais l'idée de piquer l'éléphant.

Non ; tous vivaient ensemble en paix et en harmonie jusqu'au jour où un misérable petit tailleur, nommé Itkler, vint se plaindre au roi de ce que quelqu'un avait fait des trous dans son vêtement.

Vous savez ce qu'il en est : quand nous nous amusons le plus, quelqu'un vient et trouble la fête. La bonne dit qu'il est l'heure d'aller se coucher, ou Mademoiselle une telle dit que c'est l'heure de la leçon, ou le jardinier dit qu'il se plaindra à papa si nous continuons à faire du gâchis en creusant la terre.

Eh bien ! il en fut ainsi dans le royaume du roi Jan. Ils étaient tous aussi heureux que possible quand Itkler, le tailleur, apporta au roi une pièce d'étoffe percée de six trous.

— « Il faut que Votre Majesté me donne satisfaction, » dit-il. « J'ai cru tout d'abord que c'était la souris qui avait fait cela ; mais elle a accusé le chat, et le chat dit qu'il a vu mon étoffe dans la gueule du chien. Mais le chien dit que c'est le bâton ; le bâton déclare que c'est le feu ; et le feu dit que c'est l'eau. L'eau nie et dit que c'est l'éléphant qui a déchiré l'étoffe ; l'éléphant rejette la faute sur la fourmi. »



— « Et puis ? » dit le roi, prenant un air grave.

— « Ils sont en train de se quereller à propos de cela. Réunissez-les et interrogez-les, afin que nous puissions découvrir la vérité, » poursuivit le tailleur.

— « Ils se querellent ? Mon Dieu ! jamais on ne vit rien de pareil ici ! Je vais en parler à mon premier ministre, et voir ce qu'on pourra faire. Asseyez-vous, je vous en prie. »

Itkler s'assit sur l'herbe, les jambes croisées, et tira son fil et son dé de sa poche.

— « Ne reprenez pas les trous ; sans cela ils diront qu'il n'y en a jamais eu, » dit le sage babouin.



— « Ne consultez pas votre premier ministre. Il ne manquerait pas de vous donner quelque sot conseil, » répliqua le tailleur.

Ceci contraria beaucoup le roi. Il avait une grande confiance dans le chacal qui était son premier ministre ; et, d'un autre côté, comme tous les personnages royaux, il n'aimait pas qu'on lui parlât d'un ton malhonnête et familier.

Ce que disait Itkler était vrai cependant. Le chacal était un être malfaisant, et, ceux qui lui demandaient conseil s'en repentaient généralement.

Le roi Jan lui raconta ce qui était arrivé, et ils chuchotèrent ensemble pendant longtemps ; puis le roi hocha la tête, et le chacal partit rassembler ses sujets.

Ils se rangèrent en ordre de bataille : la petite souris brune, le chat, le chien noir frisé, le bâton, et, après le bâton le feu qui brûlait et, après le feu, la mare. De l'autre côté de la mare se tenait l'éléphant, et, près de lui, au bout d'un brin d'herbe, une petite, toute petite fourmi noire.

— « Itkler, » dit le roi Jan, « montre-nous ton étoffe. » Le tailleur déploya l'étoffe qu'il éleva devant tous, et on put y voir six trous ronds.

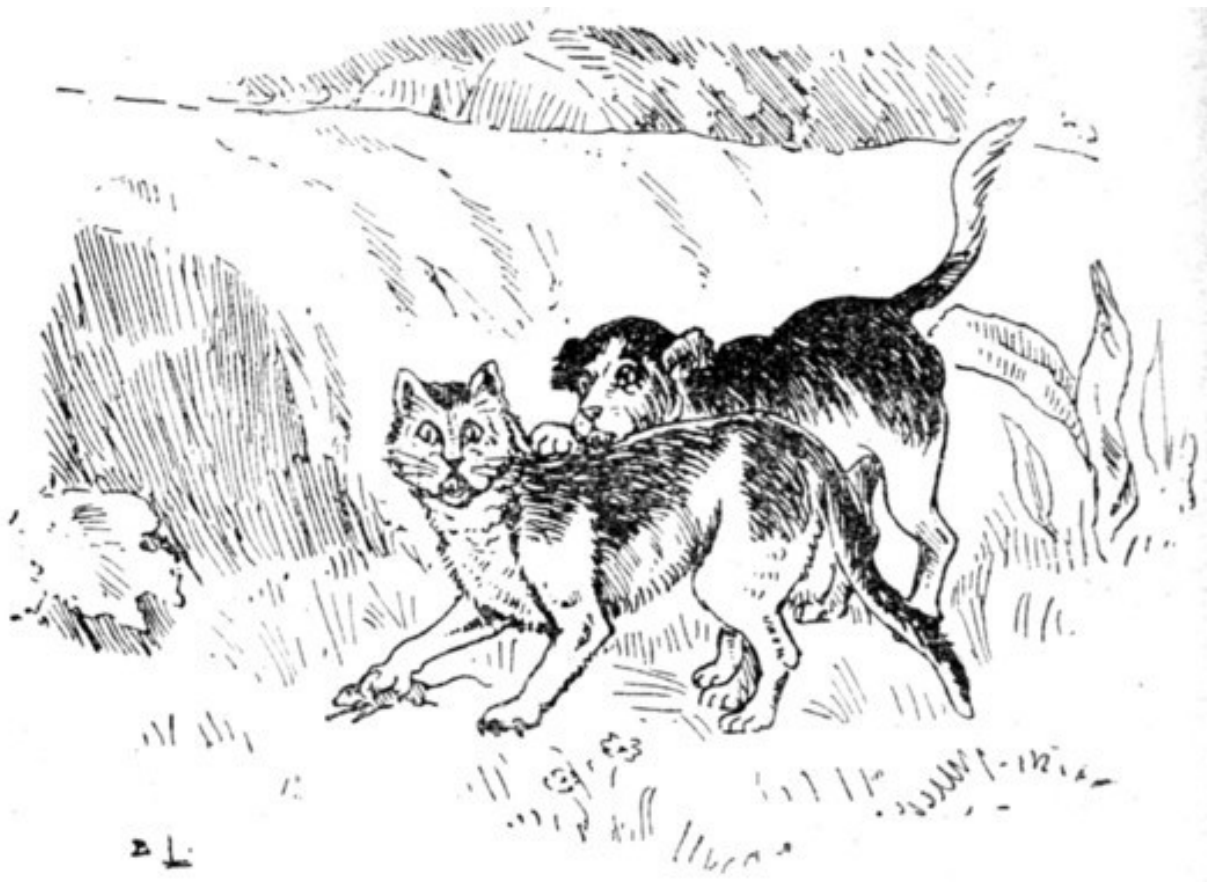


— « Lequel de vous a fait cela ? »

— « La souris ! » cria Itkler.

— « Le chat ! » cria la souris d'une petite voix perçante.

- « Le chien ! » cria le chat,
— « Le bâton ! » dit le chien avec un grognement.
— « Le feu ! » s'écria le bâton.
— « L'eau ! » dit le feu avec un sifflement.
— « L'éléphant ! » rugit l'eau.
— « La fourmi ! » cria l'éléphant du haut de sa trompe.
— « Votre Majesté le voit bien, aucun d'eux ne veut avouer, » dit le chacal.
— « Alors le mieux sera de les faire se punir les uns les autres, » répliqua le roi.
— « Itkler, vous accusez la souris ? »
— « Oui, Sire. »
— « Chat, mords la souris ! » Le chat mordit la souris aussi fort qu'il put.
— « Souris, tu accuses le chat ? »
— « Oui, oui ! » s'écria la souris de tout son cœur.
— « Chien, mords le chat ! » Le chien poussa un grognement et enfonça ses crocs dans la fourrure du chat.



— « Chat, tu accuses le chien ? »

— « Oui, Sire. »

— « Ici, bâton, bats le chien ! »

— « C'est le feu qui l'a fait, » dit le bâton d'un air maussade.

— « Feu, brûle le bâton ! Eau, éteins le feu ! Éléphant, bois l'eau ! Fourmi, pique l'éléphant ! » commanda le roi.

— « Ah ! » s'écria le chacal, en faisant des cabrioles de joie, « il n'y aura plus de paix dans ce royaume d'ici bien longtemps. »

Et ce fut vrai ; car depuis ce temps jusqu'à nos jours, les chats mordent les souris, les chiens, les chats, et les fourmis, les éléphants ; le feu brûle le bois, et l'eau éteint le feu.

— « J'ai fait là un beau gâchis, grâce à vos avis, » dit le roi Jan.

Et, en punition de sa sottise, le roi Jan perdit son pouvoir de marcher sur deux pieds, et il dut aller à quatre pattes, comme tous les autres animaux. Il perdit également son nom de Jan ; et lui, et toute sa race après lui, furent appelés singes.



Aventures du chacal

Quand le lion allait à la chasse, il amenait toujours avec lui Gobi, le chacal.

Gobi était un bien meilleur chasseur que le lion ; mais toutes les fois qu'il tuait quelque gibier et disait : « Ceci est à moi, oncle Lion ! » son oncle le regardait d'un œil si courroucé que Gobi se reprenait tout de suite, et disait :

— « Non, non, c'est à vous, bien entendu ! »

Alors, l'oncle Lion dévorait le gibier et Gobi s'en passait.

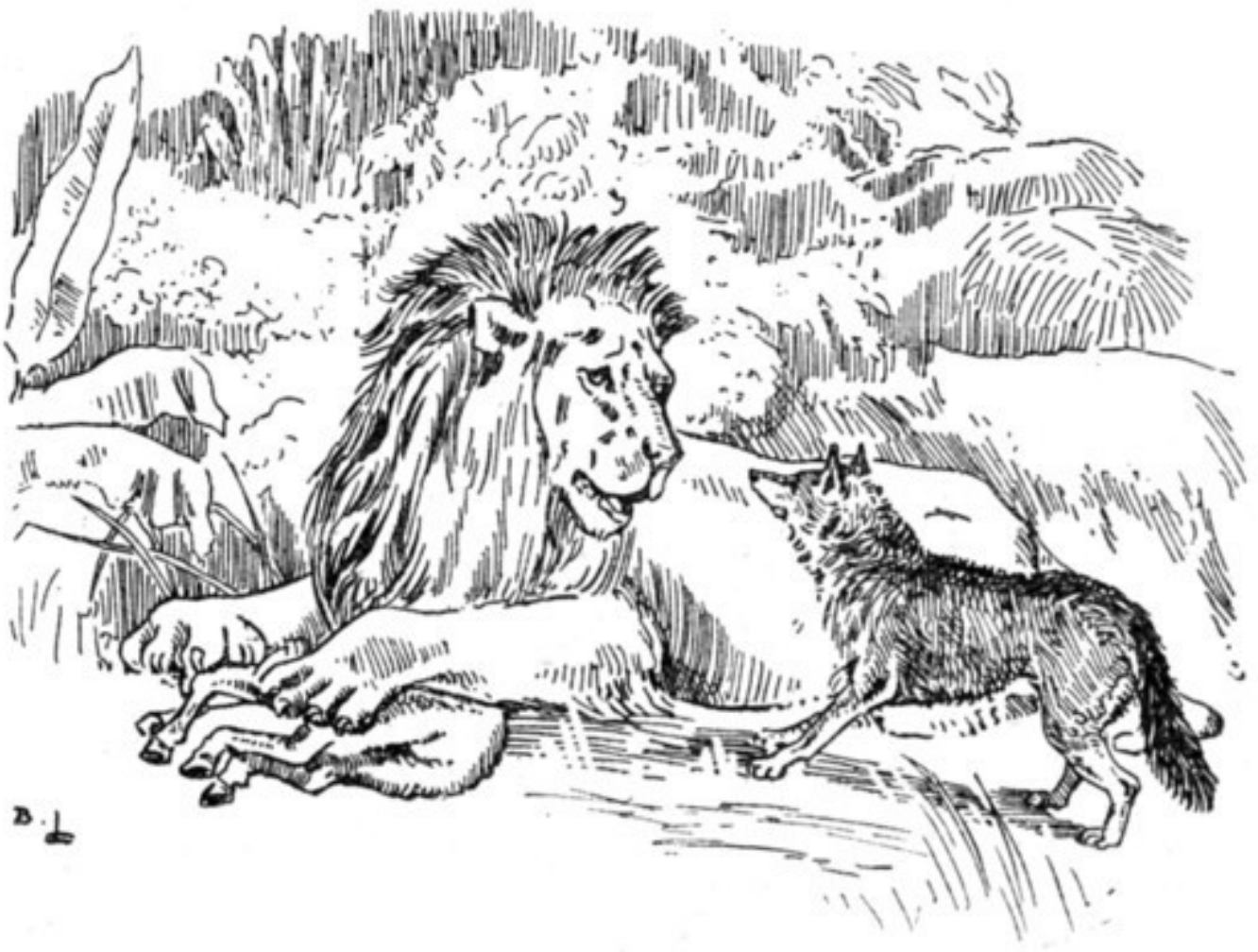
— « Je ne fais que prendre la part du lion, » expliquait l'oncle.

— « Oui, mon oncle, » répliquait Gobi, avec humilité.

— « Et c'est combien cela ? » demandait le lion, en le regardant fixement.

— « C'est le tout, oncle Lion, » répondait le pauvre Gobi.

— « À la bonne heure. Vous pourrez venir encore à la chasse avec moi demain, » disait le lion, d'un ton approbatif.



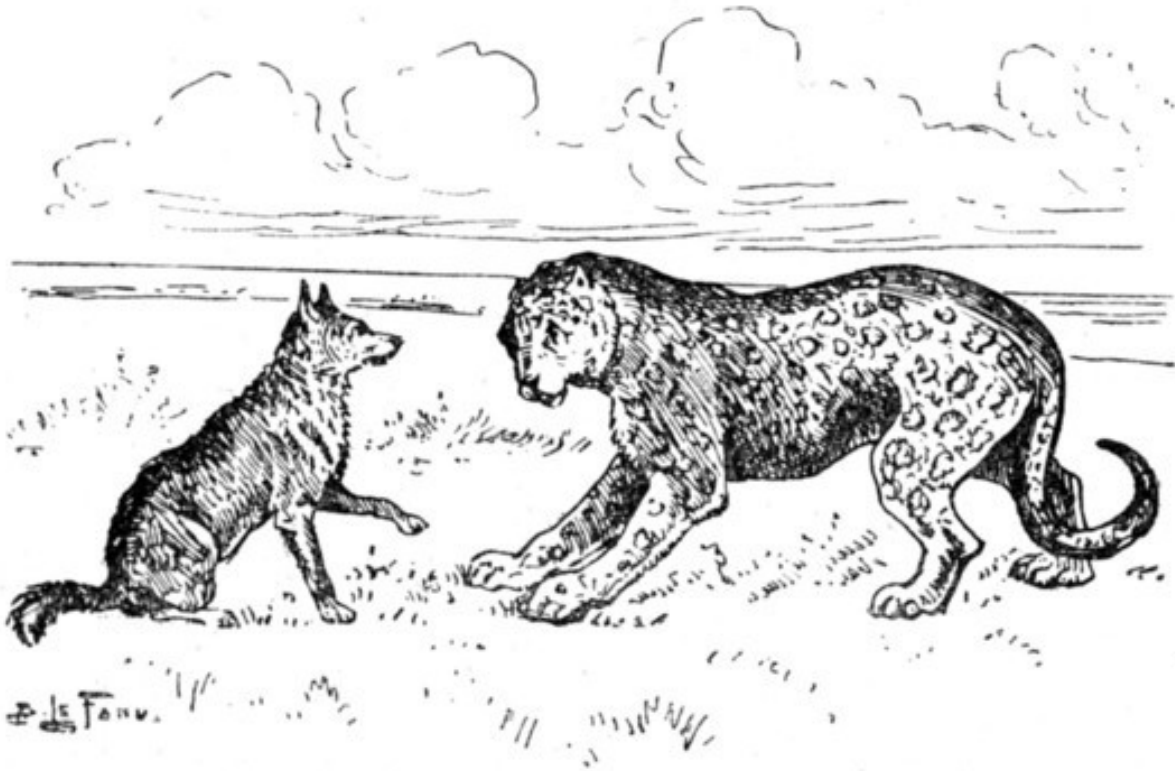
Mais, le lendemain, Gobi évita son oncle, et s'en alla à la chasse tout seul.

Dans la matinée, il rencontra un de ses amis, le léopard, qui détalait à travers la plaine comme s'il avait eu une douzaine de chasseurs à ses trousses.

« Ne m'arrête pas, je t'en prie ! » s'écria-t-il. « Je viens de voir une bête terrible qui regarde dehors à la porte d'un kraal, là-bas ! Elle a de grandes cornes, et est quatre fois plus grosse que toi, Laisse-moi me sauver ! »

— « Attends un peu ! » dit le chacal.

Il attrapa le léopard, et voulut, à toutes forces, avoir d'autres détails sur cette créature qui avait épouvanté son ami.



— « Mais ce n'est qu'un bélier ! » dit-il en riant. « Il ne peut-pas te faire de mal. Allons l'attraper pour notre dîner. Je meurs de faim. »

Gobi eut du mal à le persuader ; mais enfin, quand le léopard eut appris combien le lion avait mal agi envers son ami, la veille, il consentit à aller avec lui.

— « Il faut que tu m'attaches à toi, ou je ne manquerai pas de me sauver quand je le verrai, » dit le léopard, en claquant des dents.

Gobi attacha une courroie de cuir autour de leurs deux corps, et entraîna le léopard en grande hâte.

— « Ne laisse pas mon oncle nous attraper ! » murmura-t-il en regardant de tout côté. « S'il prenait la part du lion, cette fois-ci, je mourrais de faim. »

Quand le bélier les vit venir, il rentra dans le kraal, tout courant, pour prévenir sa femme.

— « Qu'allons-nous faire ? » s'écria-t-il. « Voilà Gobi et le léopard qui viennent pour nous dévorer. »

— « Sottise, » lui répondit sa femme. « Tiens, prends l'enfant, et va à leur rencontre. »

Elle lui donna leur petit, en lui disant de le pincer pour le faire crier.

— « Et après ? » lui demanda son mari, qui n'était pas très malin.

— « Eh bien, tu crieras d'une voix terrible : « Vous arrivez bien ! vous arrivez bien ! Mon enfant réclame sa nourriture ! » Et tu verras ce qui arrivera ! »



Le bélier sortit donc, et, quand le léopard vît ses cornes, il tira sur la courroie, et se serait sauvé aussitôt, si le chacal ne l'avait pas tiré de l'avant.

Le bélier pinça son petit qui se mit à crier.

— « À la bonne heure, Gobi ! » s'exclama le bélier. « Tu as amené le léopard juste à temps ! Mon petit réclame sa nourriture. »

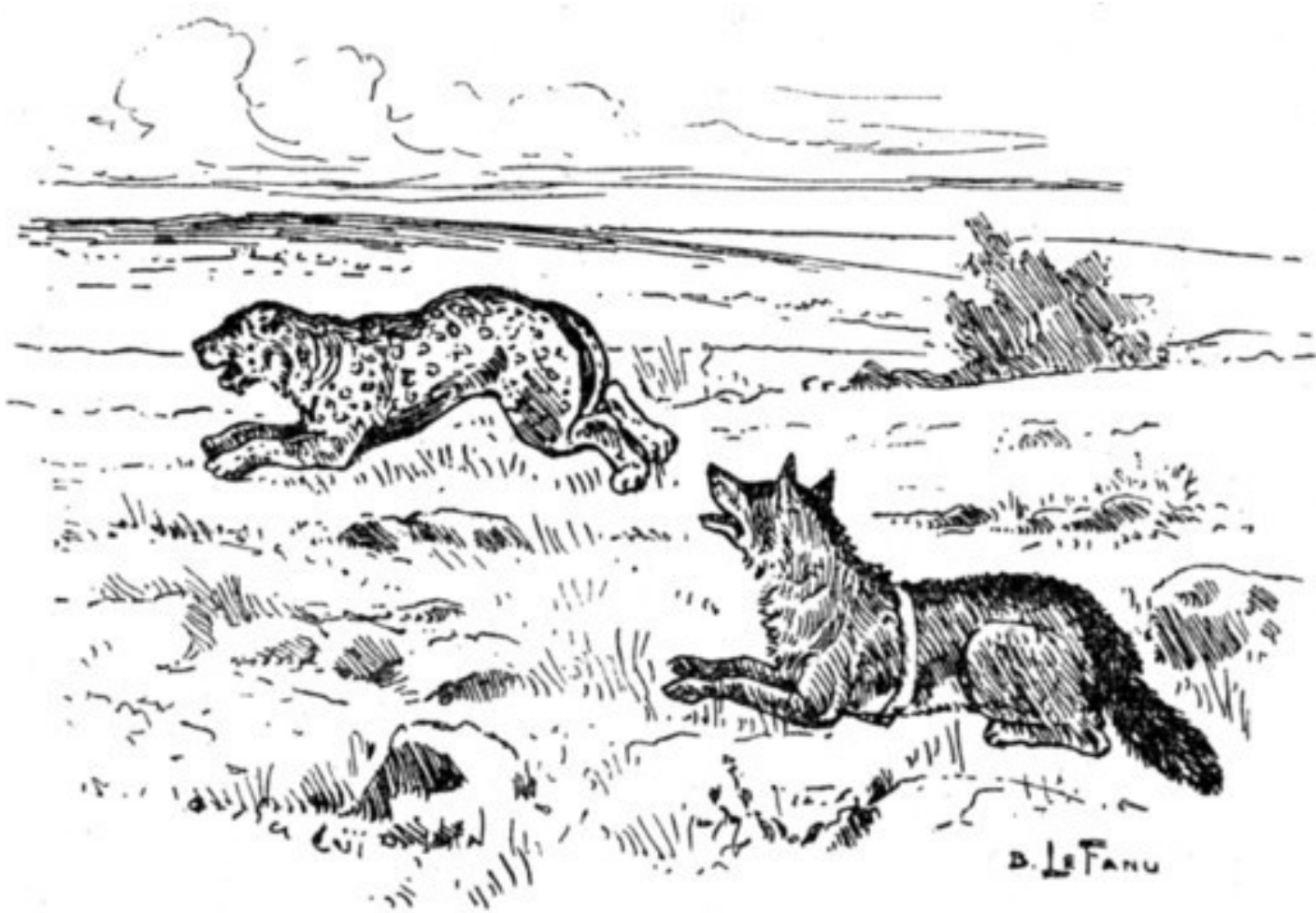
— « Sauvons-nous, » s'écria le léopard épouvanté.

Tous deux tirèrent sur la courroie - Gobi, décidé à avancer et le léopard à reculer.

Mais le léopard était le plus fort de beaucoup, et, en moins de deux minutes, il entraînait le chacal derrière lui en une course folle.

Ils allèrent et ils allèrent jusqu'à ce qu'ils eurent perdu de vue le kraal - et alors Gobi tomba à terre épuisé.

Il était trop affaibli par la faim pour aller plus loin ; mais le léopard, qui ne pouvait revenir de sa frayeur, détacha la courroie et poursuivit sa course.



Une charrette chargée de poisson passa bientôt par là, et, comme elle avançait très doucement, le chacal essaya de sauter dedans par derrière.

— « Du poisson, ça vaut toujours mieux que rien, » se dit-il.

Mais il était trop faible pour sauter, et la charrette passa.

Une autre venait derrière, à une petite distance, et cette fois Gobi s'étendit tout de son long en travers de la route, comme s'il était mort.

— « Sa peau fera un beau manteau pour ma fille, » dit le conducteur en le voyant.



Il le ramassa et le jeta dans la charrette ; c'était tout ce que voulait Gobi. Car, bien qu'il n'eût pas l'intention de servir de manteau, il désirait être près des poissons.

Quand il eut apaisé sa faim, il se mit à les jeter un à un, sur la route. Le soir tomba, la lune se leva, et Gobi continuait toujours ; si bien qu'à la fin, aussi loin qu'il pouvait voir, tous les poissons ne faisaient plus qu'une traînée d'argent sur la route.

Alors, il sauta à bas de la voiture à son tour.

— « Quatre cents ! » s'écria-t-il. « Un poisson pour chaque jour de l'année, et trente-cinq en plus ! Il faut maintenant que je les porte dans un endroit où l'oncle Lion ne pourra pas les trouver.

Mais, pendant qu'il était en train de les rassembler, une hyène survint, qui en mangea autant qu'elle voulut sans lui en demander, la permission.

— « Laisse mes poissons tranquilles ! » dit Gobi en colère.



— « Tes poissons ! Ils sont tombés de la voiture ! Ils ne sont pas plus à toi qu'à moi ! » répliqua la hyène.

Gobi fut trop contrarié pour parler ; il continua de réunir ses poissons tout en réfléchissant à un moyen de la punir.

— « Regarde ! » dit-il enfin. « Voici une autre charrette qui vient. Couche-toi sur la route, et tu auras autant de poissons que moi. »

— « Vrai ? » dit-elle en ouvrant de grands yeux.

— « Vrai. Mais il faut rester absolument immobile. Fais la morte. »

Mais la fourrure de la hyène n'était pas douce et soyeuse comme celle de Gobi, et, quand le conducteur la vit, étendue en travers de la route, il se contenta de la repousser du pied.

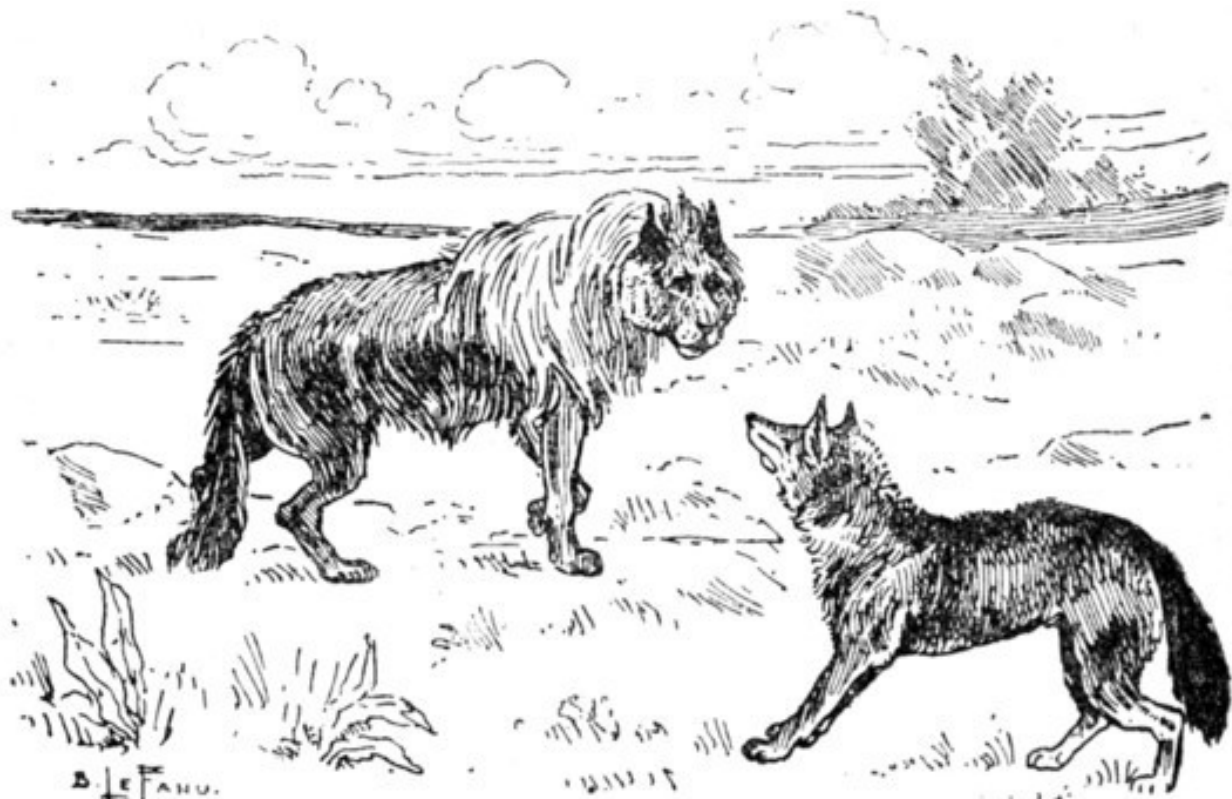
— « Que fait là cette vilaine bête ? » cria-t-il.

Et le cocher descendit de son siège, et vint la frapper à coups de bâton.

— « Mais c'est qu'elle n'est pas morte ! » dit-il. « Allons, lève-toi, grande sottise, et sauve-toi ! »

La hyène supporta tout cela patiemment pendant longtemps ; mais, à la fin, elle s'en alla, et s'en fut, en boitant, retrouver Gobi pour lui raconter ce qui était arrivé.

— « Il n'y avait pas de poisson, » dit-elle, « et mes os sont en marmelade. »



— « Tu es restée étendue, absolument immobile, et juste au milieu du chemin ? » demanda-t-il.

— « Oui. »

— « Alors, c'est que le conducteur ne t'a pas trouvée assez belle pour faire un manteau ! Voilà la vérité, ma chère. Ton manque de beauté est cause de ton malheur, mais non pas ta faute, » dit Gobi avec sympathie.

— « C'est un grand malheur d'être laide, » soupira hyène, les larmes aux yeux.

— « Et c'est un malheur plus grand encore d'être stupide ! » ajouta Gobi.

Puis il se sauva, emportant un nouveau poisson, et laissant là la hyène à se demander ce qu'il avait bien voulu dire.